Document generated on 06/06/2025 1:04 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le *scrapbook*

Pierre Vennat

Number 36, Winter 1993

Poste restante

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3934ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vennat, P. (1993). Le *scrapbook*. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 52–54.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le *scrapbook*

Pierre Vennat

C'était un lundi pluvieux de juin, à Sydney, en Nouvelle-Écosse, ville de mineurs de charbon, au début des années cinquante.

Je venais de passer au bureau de poste pour aller chercher les lettres que maman m'envoyait, pratiquement tous les jours, poste restante, dans les différentes villes que l'on visitait, Jean et moi.

Jean, c'était le *chum* de maman, qui parcourait les Maritimes en auto pour le compte d'Electrolux, le « meilleur fabricant d'aspirateurs électriques au monde ».

Moi, à l'époque, j'avais quatorze ans, j'étais presque un *drop-out* et ma mère avait pensé que ce voyage de quarante jours dans une bonne douzaine de villes du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse et de l'Île du Prince-Édouard enrichirait ma culture et perfectionnerait mon anglais. Ça me changerait de Montréal, des Laurentides et d'Old Orchard, les seuls coins du monde que je connaissais alors.

Comme on ne savait jamais trop quand on arriverait dans une ville ou qu'on la quitterait, et encore moins où on logerait, maman écrivait poste restante et c'était ma tâche tous les matins, pendant que Jean partait vendre ses aspirateurs, d'aller au bureau de poste chercher notre courrier.

Ce matin-là, dans ses lettres, maman n'était pas de bonne humeur du tout.

Faut dire que Jean lui avait écrit que je coûtais énormément cher.

Couchant à l'hôtel pour la première fois de ma vie et seul une bonne partie de la journée, perdu dans quelque bled anglophone, j'avais la mauvaise habitude de distribuer un peu trop gentiment

les pourboires. Cinquante cents au liftier qui me descendait de l'étage au *lobby* de l'hôtel, cinquante cents au portier qui m'ouvrait la porte donnant sur la rue et ainsi de suite. Au bout d'une semaine, ça faisait un joli montant !

Et puis pour m'occuper, je m'achetais des magazines de sports. Beaucoup de magazines de sports, en fait tous ceux qui s'intéressaient à la boxe. Avec de grandes photos, papier glacé, de gros boxeurs, noirs pour la plupart. Des Archie Moore, des Jos Louis, des Sugar Ray Robinson, des Kid Gavilan. Je les connaissais tous.

Même qu'avant de partir en voyage, Jean m'avait amené à une soirée de boxe au Forum de Montréal. Là, à moitié caché derrière une des colonnes grises qu'on ne devait faire disparaître que quelques années plus tard, j'avais vu les trois vedettes locales, Armand Savoie, Fernando Gagnon et Rocky Brisebois, gagner le championnat canadien chacun dans leur catégorie.

Alors j'achetais des magazines et de gros *scrapbooks* et alors que la plupart de ceux de mon âge collectionnaient les photos couleurs de Maurice Richard, Gordie Howe ou Émile Bouchard, moi je collectionnais les photos de mes idoles boxeurs et du visage ensanglanté de leurs victimes.

Tout cela coûtait cher et l'ultimatum de maman était clair. Ou je réduisais mes dépenses de cent pour cent ou je revenais à Montréal *subito presto* dans le premier train en partance de Halifax. Alors, quinze ans au moins avant Trudeau, je m'écriai « Finies les folies ! » et décidai de changer radicalement ma vie.

Pour les pourboires, ce fut assez facile. Comme on quittait l'hôtel le lendemain, s'agissait simplement de feindre de ne pas voir liftier et portier quand je passais devant eux. De toute façon, avec ce que je leur avais donné depuis trois ou quatre jours, ils n'étaient sûrement pas à plaindre !

Mais pour le *scrapbook*, ouf, quelle histoire !

Je pris mon courage à deux mains et, les larmes aux yeux, je le mis précieusement à la poubelle. Mal m'en prit…

La femme de chambre qui, bien sûr, avait entendu parler de ma prodigalité, mais n'avait toujours rien touché, le ramassa, le

remit sur la commode de la chambre, avec un petit mot, genre: « J'ai trouvé ce *scrapbook* à la poubelle. Persuadée qu'il y était tombé par erreur, je m'empresse de vous le remettre, etc. »

Mal lui en prit. Furieux de ne pouvoir ainsi mettre fin à mon vice et de cette intrusion dans ma vie privée, je ne lui donnai pas un sou et je décidai de me débarrasser secrètement du *scrapbook* autrement.

Le matin de mon départ, je cachai donc le précieux document sous le matelas du lit et me dirigeai en voiture jusqu'à Halifax pour poursuivre un voyage qui se termina sans histoires, sans généreux pourboires et sans nouvelles sur la boxe.

Un mois plus tard, j'étais de retour à Montréal. Plus question de courrier au bureau de poste, le rare courrier personnel que je pouvais recevoir à cet âge m'arrivant par le facteur; inutile, donc, de courir à la poste restante.

Or, un bon matin, m'arriva un gros paquet, en provenance de l'Hôtel Royal, à Sidney:

Cher Monsieur,

En faisant le ménage de la chambre que vous veniez de quitter, j'ai retrouvé ce scrapbook *sous le matelas de votre lit.*

Convaincue qu'il s'agit pour vous d'un précieux document, oublié là par erreur, je m'empresse de vous l'expédier au plus tôt et de me rappeler à votre bon souvenir...

La femme de chambre n'a jamais reçu de mes nouvelles. Quant au *scrapbook* de malheur, je ne l'ai jamais jeté.

Si quelqu'un veut consulter de vieilles photos jaunies de Rocky Brisebois, Fernando Gagnon, Armand Savoie et d'autres jambons du temps dont les noms sont pour la plupart aujourd'hui oubliés, on n'a qu'à m'appeler.

XYZ